***Le Chêne et le Roseau***

*Le Chêne un jour dit au Roseau :*

*“Vous avez bien sujet d’accuser la Nature ;*

*Un Roitelet pour vous est un pesant fardeau.*

*Le moindre vent, qui d’aventure*

*Fait rider la face de l’eau,*

*Vous oblige à baisser la tête :*

*Cependant que mon front, au Caucase pareil,*

*Non content d’arrêter les rayons du soleil,*

*Brave l’effort de la tempête.*

*Tout vous est Aquilon, tout me semble Zéphyr.*

*Encor si vous naissiez à l’abri du feuillage*

*Don’t je couvre le voisinage,*

*Vous n’auriez pas tant à souffrir :*

*Je vous défendrais de l’orage ;*

*Mais vous naissez le plus souvent*

*Sur les humides bords des Royaumes du vent.*

*La nature envers vous me semble bien injuste.*

* *Votre compassion, lui répondit l’Arbuste,*

*Part d’un bon naturel ; mais quittez ce souci.*

*Les vents me sont moins qu’à vous redoutables.*

*Je plie, et ne romps pas. Vous avez jusqu’ici*

*Contre leurs coups épouvantables*

*Résisté sans courber le dos ;*

*Mais attendons la fin. “Comme il disait ces mots,*

*Du bout de l’horizon accourt avec furie*

*Le plus terrible des enfants*

*Que le Nord eût portés jusque-là dans ses flancs.*

*L’Arbre tient bon ; le Roseau plie.*

*Le vent redouble ses efforts,*

*Et fait si bien qu’il déracine*

*Celui de qui la tête au Ciel était voisine*

*Et don’t les pieds touchaient à l’Empire des Morts.*